

## **Le hasard est la née cécité** **Accident en Facel-Vega. La mort d'Albert Camus**

Richard Sünder

Numéro 77, automne 2000

Accident

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46132ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sünder, R. (2000). Le hasard est la née cécité : accident en Facel-Vega. La mort d'Albert Camus. *Inter*, (77), 56–59.

# Le hasard est accident en Facel-Vega. La mort d'Albert Camus la née cécité

Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Albert CAMUS pose d'emblée la question du suicide en se demandant si la vie vaut ou non la peine d'être vécue. Il omet toutefois la question corollaire : le suicide est-il un acte délibéré ou le fruit du hasard, c'est-à-dire un accident ?

Qu'est-ce qui fait que la vie vaut ou non la peine d'être vécue ? C'est, nous semble-t-il, le fait qu'elle ait un sens ou qu'elle n'en ait pas — ou plus. On se suicide, en effet, parce qu'on s'aperçoit un beau jour ou, de préférence, un jour de pluie, tout horizon bouché, que la vie n'a soudain plus de sens. C'est d'ailleurs là la cause véritable et fondamentale de toutes les névroses et de toutes les dépressions nerveuses.

C'est que, le cerveau étant un système logique, personne ne s'intéresse vraiment à ce qui n'a pas de sens — ce qui est alors aléatoire ou accidentel —, même s'il s'agit de sa propre vie. On dit que l'espoir fait vivre. C'est vrai : l'espoir fait vivre parce qu'il est lié à un but, qui donne un sens à l'existence, vers lequel on tend et qu'on espère atteindre. Sans ce but, il ne reste que le désespoir, un but qui est une bonne raison de mourir et sans doute même la seule.

Le but, qui est un projet, implique le sens, qui est un trajet, et par là même, donne au sujet son objet. Mais le sens n'existe que s'il y a une logique qui relie le sujet à son objet. Cette logique, parce qu'elle relie le sujet à l'objet qu'il doit atteindre et qu'elle implique donc un projet et le trajet de son accomplissement, c'est la syntaxe, c'est-à-dire l'ordre et l'arrangement des choses entre elles. Syntaxe qui est celle de la dialectique du sujet et de l'objet, du projet et du trajet, dégagée par Bruno DUVAL et par moi-même et géométrisée par le modèle de la Relativité absolue<sup>1</sup>.

Il n'y a donc pas d'espoir sans logique, parce qu'alors il n'y a pas de sens. Et c'est pourquoi on se suicide. L'absence de sens est l'aléatoire, donc l'accidentel.

La question du suicide se ramène donc à celle des rapports du sens — ou de la raison et de la nécessité — et du non-sens — ou de l'absurde et du hasard.

A un sens ce qui est logique, c'est-à-dire tout événement qui se produit, sous la pression de la nécessité, comme un rapport de cause à effet. Bref, le contraire de l'aléatoire, donc de l'accident.

Par exemple : la canicule les déshydratant, les hommes (sujets) ont soif (objet) ; de ce fait, ils gagnent des points d'eau (trajet) où ils se désaltèrent (projet). Les quatre propositions s'enchaînent logiquement les unes aux autres : parce qu'elle déshydrate, la canicule (cause) produit la soif (effet), c'est-à-dire un besoin qui engendre chez l'homme (sujet) un projet : la quête de l'eau qui étanche la soif (objet) — observons que le projet naît d'un

besoin ; quant à l'eau, elle étanche la soif parce qu'elle réhydrate. Il n'y a là rien que de logique et l'ensemble a un sens, lequel est fonction d'un besoin, la soif, et d'un projet qui en découle, boire.

La seule proposition soulève une question, c'est de savoir pourquoi il y a canicule, mais on sent bien que celle-ci a aussi une explication logique : l'alternance des saisons due à la gravitation. Bref, l'enchaînement des événements se produit bien sous la pression de la nécessité, laquelle n'est rien d'autre que la logique des rapports de cause à effet qui régit les mouvements de la matière et de l'énergie (sauf, paraît-il, au niveau des particules de la microphysique !) : le déterminisme. C'est ce même déterminisme de la logique qui régit le mouvement des mathématiques (la succession et l'enchaînement des équations) et de la syntaxe (la succession et l'enchaînement des mots dans la phrase).

Le déterminisme est donc ce qui fait sens. Il exclut, bien entendu, le hasard et, par conséquent, l'accident.

Or, comme par hasard, jamais les maladies mentales et les suicides n'ont été plus nombreux que depuis que les physiciens quantiques affirment que le mouvement des particules microphysiques est indéterministe, ce qui revient à dire qu'elles se promènent dans l'espace sans aucune pression de la nécessité. Les particules de la microphysique, qui se promènent dans les ondes de l'espace qu'elles font vibrer — comme les impulsions électriques de l'influx nerveux se propagent le long des nerfs et des synapses qu'elles font vibrer — et qui produisent, de ce fait, toute la nervosité ondulatoire cosmique, ne seraient-elles alors que le jouet des dépressions indéterministes du hasard<sup>2</sup> ?

N'a pas de sens ce qui est illogique, donc absurde, c'est-à-dire tout événement qui se produit sous la dépression du hasard, comme un effet sans cause.

Eh oui, si la nécessité est pression, le hasard ne peut être que dépression. Le hasard absolu, c'est, par définition, le Vide infini. Or, le Vide infini, c'est, par définition, la dépression absolue de l'espace infini, c'est-à-dire l'inertie absolue, qui est l'absence absolue de toute matière, de toute énergie, de toute substance spatiale et même temporelle, bref le néant infini auquel aspire, pour détendre les spires du stress qui bloquent sa respiration, le candidat à la drogue et au suicide !

S'il se produit un événement quelconque dans le Vide infini — l'apparition d'un corpuscule d'éther, d'une ou de plusieurs particules, d'une étoile, du cosmos (les physiciens quantiques affirment qu'il vient de là !) ou de Mélusine —, ce ne peut être que par hasard absolu, puisque ce sera en l'absence absolue de toute pression de la nécessité, c'est-à-dire de la logique déterministe. L'événement ne répondra pas à un projet ni à un besoin. Il sera le produit absolument accidentel, aléatoire de l'indéterminisme absolu. Il n'aura aucun sens.

<sup>1</sup> Le modèle de cosmogénèse de la Relativité absolue, fondé sur la synthèse des deux hypothèses contradictoires que la physique contemporaine nous a fournies sur l'origine de notre monde — à savoir le Zéro de ROBERTSON et de WALKER (solution rigoureuse des équations d'EINSTEIN pour l'instant zéro du temps, l'instant sans durée qui a précédé l'apparition de notre monde) et le Vide infini de la physique quantique — a été exposé dans un précédent ouvrage épuisé, *Avant le Big Bang*.

<sup>2</sup> La physique quantique affirme que oui parce qu'elle est incapable de connaître en même temps la position et la vitesse, donc la trajectoire d'une particule quelconque. Mais cette affirmation est entièrement relative aux moyens d'observation de l'observateur. Ces moyens, limités, ne permettent pas d'observer la totalité du tissu de l'espace-temps. Or, depuis les années soixante, des physiciens — comme Louis DE BROGLIE, FEINBERG et, plus récemment, Régis DUTHEIL — affirment qu'il existe un tissu subquantique qui remettrait en question l'indéterminisme de la physique quantique. Il faut, à cet égard, souligner que l'expérience d'Alain ASPECT, Jean DALIBARD et Gérard ROGER, en 1982, à Orsay, conforte l'hypothèse de l'existence de ce tissu subquantique, puisqu'elle démontre que de l'information est échangée, de manière quasi instantanée, entre deux photons corrélés en dépit de la distance de quelques millions d'années-lumière qui les sépare.

L'indéterminisme est donc l'absence de besoin, de projet et, partant, de sens. C'est l'accident absolu.

Sommes-nous absolument libres, c'est-à-dire absolument maîtres de notre destin ? Sommes-nous, au contraire, absolument déterminés par un implacable destin — entièrement tracé d'avance — dont nous ne maîtrisons rien ?

Telle est donc la question philosophique fondamentale à laquelle se ramène la question du sens et son corollaire, la question du suicide aussi bien que la question des accidents.

Albert CAMUS a cru pouvoir y répondre de son côté par le mythe ambigu de Sisyphe, condamné par les dieux, auxquels il aurait dérobé leur secret, à un destin absurde — rouler sans cesse un énorme rocher du fin fond des Enfers au sommet d'une montagne, d'où il retombait par l'effet de sa propre masse — et il a conclu : « [...] Sisyphe est là. Son destin lui appartient. Son rocher est sa chose. De même l'homme absurde, quand il contemple son tourment, fait taire toutes les idoles. [...] Il n'y a pas de soleil sans ombre, et il faut reconnaître la nuit. L'homme absurde dit oui et son effort n'aura plus de cesse. S'il y a un destin personnel, il n'y a point de destinée supérieure ou du moins il n'en est qu'une dont il juge qu'elle est fatale et méprisable. Pour le reste, il se sait maître de ses jours. »

Pour être absolument libre, c'est-à-dire absolument maître de son destin, il faudrait que chacun fût absolument maître du monde. Bref, il faudrait que chacun fût Dieu, à supposer que Dieu ait la maîtrise du monde. Comme ce n'est le cas d'aucun être ni d'aucun objet du monde, nous pouvons clairement répondre que personne n'est absolument libre et absolument maître de son destin.

Sommes-nous alors absolument déterminés par le destin dont nous ne maîtrisons rien ? Auquel cas les accidents, ne seraient pas des accidents mais des événements nécessaires. Pour être absolument déterminés par un destin dont nous ne maîtriserions rien, il faudrait soit que nous ne fussions jamais placés devant une alternative — par exemple, à un carrefour, prendre à droite ou, au contraire, à gauche —, soit que, placés devant une alternative, nous n'ayons pas la possibilité de choisir l'un de ses deux termes mais que nous y soyons contraints. Or, s'il arrive que nous soyons contraints — donc déterminés — à choisir un terme plutôt que l'autre par des forces extérieures qui ne nous laissent pas le choix, il arrive aussi que nous ayons la liberté de choisir en fonction de notre seul désir, de notre seule volonté — dans laquelle toutefois peuvent entrer des mobiles inconscients. Nous pouvons donc, là encore, clairement répondre que nous ne sommes pas absolument déterminés par un inéluctable destin dont nous ne maîtrisons rien.

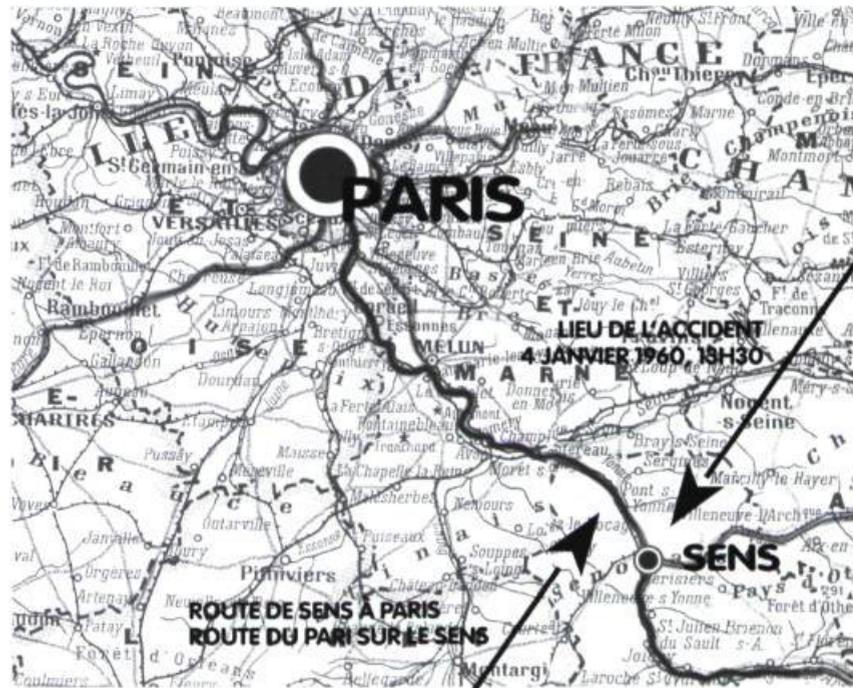
Si donc la réponse aux deux questions de la liberté absolue et du déterminisme absolu est négative, nous sommes dans une impasse — car si la réponse à l'une des deux questions est oui, la logique impose que la réponse à l'autre question soit non, ce qui n'est pas le cas. Force est alors de les poser autrement.

Sommes-nous relativement libres, c'est-à-dire relativement maîtres de notre destin ? Ou sommes-nous relativement déterminés par un destin relatif et non pas absolu — il n'est pas entièrement tracé d'avance et nous jouons un rôle dans le dessin de son dessein — que nous ne maîtrisons que relativement ?

Là, les deux réponses sont positives et non contradictoires. La logique nous impose alors de les admettre comme valides. Quant à l'expérience, elle nous confirme que nous sommes bien parfois contraints à faire un choix, si contraire soit-il à notre désir et à notre volonté — nous sommes alors déterminés malgré nous

par le destin qui nous échappe — et que nous sommes bien parfois libres de faire le choix qui répond à notre désir et à notre volonté — nous déterminons alors nous-mêmes le destin que nous maîtrisons.

Ce raisonnement assez simple vient donc de nous permettre d'éliminer, comme invalides, tout à la fois l'hypothèse de la liberté absolue — donc infinie — et celle du déterminisme absolu — donc infini — et, du même coup, de retenir les deux hypothèses d'une liberté relative — c'est-à-dire limitée, donc finie — et d'un destin relatif — c'est-à-dire limité, donc fini — qui ne s'excluent pas l'un l'autre. Nous sommes donc d'accord avec la logique et, plus particulièrement, avec la logique de notre monde qui est fini et dont la logique est donc nécessairement elle-même finie.



On se suicide — ou on se drogue, ou on fait un cancer, voire un sida — en général parce que, la vie ayant perdu son sens, on se trouve précisément en état de dépression aiguë, sans aucune énergie et sans aucun projet, c'est-à-dire en phase d'inertie, devant une vie apparemment vide.

La question du suicide se ramène donc à celle des rapports du logique et de l'absurde, qui se ramène elle-même à celle des rapports du déterminisme et de l'indéterminisme ou, si l'on préfère, de la nécessité et du hasard. Or cette dernière question se ramène elle-même aux rapports de la dépression et de la pression ou, pour être plus précis, de l'inertie et de l'énergie — la dépression nerveuse est, en fait, une perte de l'énergie nerveuse qui laisse le sujet en proie à l'inertie du vide — c'est-à-dire, en fait, du non-sens et du sens.

Il n'y a là rien que de logique : l'énergie, entraînant un mouvement, a bien un sens, même si celui-ci n'est qu'une direction dans l'espace ; l'inertie, immobile, n'en a pas.

Nous voici donc devant la question du sens — question psychologique et philosophique en rapport étroit avec la question physique des rapports de l'énergie et de l'inertie.

Si donc Albert CAMUS avait raison d'affirmer que la plus pressante des questions est celle du suicide, il avait tort d'ajouter que GALILÉE avait bien fait de ne pas se suicider en continuant d'affirmer que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil et non l'inverse car, écrivait-il, « cela est profondément indifférent. Pour tout dire, c'est une question futile » ! On voit en effet que cette question de la gravitation, qu'il considérait comme futile, est précisément celle

des rapports de l'énergie et de l'inertie dont nous venons de montrer qu'elle est intimement liée à la question du suicide. C'était d'ailleurs une gageure, de la part d'Albert CAMUS, que de prétendre traiter du mythe de Sisyphe, qui est le plus pesant des mythes de la pesanteur, en excluant d'emblée de son ouvrage la question — « futile » — de la gravitation, qui pose précisément le problème de la pesanteur. Il semble que le Prix Nobel, faute d'apercevoir le paradoxe, ait traité la question du suicide avec quelque légèreté.

Quant à la question du sens, la mort d'Albert CAMUS, au cours d'un grave accident, m'apparaît lourde de signification. Il est en effet mort le 4 janvier 1960, à 13 h 55, dans la Facel-Véga de son éditeur, Michel GALLIMARD, qui venait de heurter un platane sur la route de Sens à Paris. Il tournait le dos à Sens, que l'automobile venait de quitter, et on devait retrouver dans la poche de son imperméable le billet, inutilisé, du train qui était censé le ramener sain et sauf dans la capitale, plutôt que de le faire mourir de manière apparemment insensée sur la route de Paris à Sens. Car ce train l'y aurait en effet ramené si, préférant les chemins hasardeux de la liberté automobile, CAMUS n'avait pas renoncé, au dernier moment, aux voies déterminées par la contrainte de la Société nationale des chemins de fer français.

La liberté suppose en effet l'indéterminisme et l'absence de destin. La contrainte, au contraire, suppose le déterminisme et l'existence du destin. L'étrange est qu'Albert CAMUS ait délibérément choisi de se rendre au rendez-vous que, peu après Sens, lui avait fixé le destin, lui qui, tout au long du *Mythe de Sisyphe*, l'avait nié. Comme si, par sa mort même et l'ironie macabre du billet de train inutilisé, il apportait, malgré lui, inconsciemment, le démenti de son œuvre.

*Le mythe de Sisyphe* est l'archétype même de la vie qui n'a pas de sens. Parce qu'il aurait dérobé le secret des dieux — qui est, bien évidemment, celui de la vie éternelle —, Sisyphe est en effet condamné par eux à rouler éternellement au sommet d'une montagne un énorme rocher qui, sitôt hissé, redégringole de sa propre masse au fond de l'abîme des Enfers, d'où il faut le remonter. Si le rocher redégringole, c'est bien évidemment parce que Sisyphe, épuisant à mesure de l'ascension son énergie, en atteint le degré zéro, c'est-à-dire le point d'inertie, au sommet même de la montagne.

Sinon il lui suffirait de caler le rocher du pied avec le minimum d'énergie. Mais, ce minimum d'énergie, il ne l'a plus et le voici en proie à l'inertie : il roule en même temps que son rocher, comme s'ils ne faisaient qu'un. Et pourtant, paradoxalement, il dispose d'une énergie infinie, puisque le supplice recommence inlassablement, comme si sa chute le régénèrait...

Peut-on imaginer supplice plus affreux que ce perpétuel et inutile effort auquel le héros est condamné pour l'éternité ? VALÉRY disait que cet effort n'était pas inutile : Sisyphe se faisait les muscles. Mais, si fort que soit le goût du culturisme, l'évidence est là : le sens même de la vie du héros, du fond de l'abîme au sommet de la montagne, sitôt atteint, est inversé et nié : le rocher redégringole. Aucun espoir ne lui est laissé, en dehors de l'ascension éternelle, éternellement suivie de la chute. Le héros ne peut même pas se suicider puisqu'il est immortel comme un dieu !

## ...le rocher roule encore

Analysant ce mythe, qui est celui de l'absurdité totale — la vie de Sisyphe n'a aucun sens — et de l'absolu désespoir, Albert CAMUS, oubliant que Sisyphe était immortel et que la mort même ne mettrait jamais fin au supplice, y voyait une symbolique de la vie humaine — l'absence même de sens qui, durant la majeure partie du XX<sup>e</sup> siècle, a dominé la pensée humaine, dans la philosophie, dans l'art, dans la littérature, dans un certain cinéma et jusque dans la politique qui n'a abouti qu'à deux guerres mondiales, à la menace du suicide nucléaire collectif, à la division de la planète par des murailles, à Berlin, à la Chine et à Jérusalem et, aujourd'hui, à l'anéantissement de toute foi et de toute idéologie en même temps, toutefois, qu'à la chute du mur de Berlin.

Son ouvrage, qui était le constat de l'absurdité de l'existence, CAMUS le concluait, paradoxalement, par ces lignes — que Jacques MONOD, mort d'un cancer, et qui concluait, lui, à la solitude absolue de l'homme, apparu par absolu hasard « dans l'immensité indifférente de l'univers », a mises en exergue de son essai *Le Hasard et la nécessité* :

« À l'instant subtil où l'homme se retourne sur sa vie, Sisyphe, revenant vers son rocher, contemple cette suite d'actions sans lien qui devient son destin, créé par lui, uni sous le regard de sa mémoire et bientôt scellé par sa mort [sic]. Ainsi, persuadé de l'origine tout humaine de tout ce qui est humain, aveugle qui désire voir et qui sait que la nuit n'a pas de fin, il est toujours en marche, le rocher roule encore. Je laisse Sisyphe au bas de la montagne ! On retrouve toujours son fardeau. Mais Sisyphe enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers. Lui aussi [comme Œdipe] juge que tout est bien. Cet univers désormais sans maître ne lui paraît ni stérile ni futile. Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul, forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux. »

On a bien lu : la vie humaine est absurde, elle n'a pas plus de sens que celle de Sisyphe, qui consiste à voir aussitôt défait le travail accompli ; malgré cela, « parce que la lutte vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme », « il faut imaginer Sisyphe heureux » ! À moins que le héros n'ait été alpiniste — et qu'il ait tenté l'ascension infinie, du fin fond du Zéro au sommet sans confins de l'Infini qui le fait cycliquement retomber dans le monde fini —, on ne voit pas bien pourquoi. La logique du raisonnement nous échappe. Et les centaines de millions, pour ne pas dire les milliards de déprimés qui existent sur la planète et qui, tous, ont un comportement plus ou moins suicidaire et qui souvent même aboutit au suicide individuel ou au suicide collectif qu'est la guerre, ne confirment guère cette conclusion surprenante d'optimisme insensé.

C'est pourquoi la mort d'Albert CAMUS, le dos à Sens et face au destin, qui avait, ce jour-là, pris la forme d'un platane, me paraît exemplaire.

N'est-il pas surprenant, en effet, que dans un univers selon lui sans orientation le tout récent adaptateur du *Chevalier d'Olmedo*, de Lope de VEGA, ait tourné le dos à Sens, dans une Facel-Véga dont le seul nom semblait vouloir le remettre face à elle, Véga, qui fut, il y a treize mille ans, l'étoile polaire<sup>3</sup>, c'est-à-dire l'astre du sens et de l'orientation, et qui devrait — si le cosmos matériel existe encore — le redevenir dans treize mille ans ? À vrai dire, cette mort ne me paraît pas seulement exemplaire. Elle semble un signe.

<sup>4</sup> L'anecdote a été rapportée dans l'émission *Le Cercle de minuit* consacrée à Maria CASARÈS, dans la première semaine de mars 1997. Elle donne à penser que Michel GALLIMARD avait proposé à Albert CAMUS de le ramener en voiture avant le 4 janvier et que celui-ci avait donc déjà renoncé à rentrer à Paris par le chemin de fer. D'où la réserve « sauf les hasards de l'automobile » dans la lettre qui apparaît alors comme un signe supplémentaire du destin.

---

Mais ce signe, d'où vient-il ?

Toute la question est là.

---

À cause de la saisissante et macabre ironie du billet de train, on incline, bien sûr, à penser qu'il s'agit d'un signe du destin, c'est-à-dire d'un déterminisme absolu et inéluctable qui gouvernerait le cosmos et tout ce qu'il contient : la nécessité. Mais, d'une part, si c'était le cas, on ne voit pas très bien comment un déterminisme aussi implacable pourrait faire place à l'ironie macabre du billet de train. D'autre part, si le destin est cette implacable nécessité, sans partage, où le déterminisme nous priverait de tout choix et de toute liberté, pourquoi diable a-t-il laissé à CAMUS le choix de venir librement à sa rencontre, en automobile — qui se meut par soi-même —, comme par hasard peu après Sens ?

---

L'humour — certes noir — qui entoure cette mort donne à penser que les choses sont un petit peu plus compliquées et que le déterminisme, si inéluctable puisse-t-il être au plan global du cosmos, ménage tout de même des zones de relative liberté.

---

« Ce qui vient après la mort est futile », avait imprudemment écrit CAMUS. Or voici que sa mort même pose, avec bien plus de force que son œuvre, le problème même du sens de la vie qu'il niait, celui de l'orientation que la topographie résout par rapport à la nouvelle Véga — l'étoile polaire.

---

CAMUS se trouvait en effet dans son château de Lourmarin, près d'Aix-en-Provence, le 4 janvier 1960. Il avait résolu de rentrer à Paris par le chemin de fer. La visite impromptue de son éditeur, Michel GALLIMARD, qui retournait à la capitale en voiture, devait au dernier moment le faire changer d'avis et opter pour la mort, comme par un inconscient suicide — et comme pour susciter, trente ans plus tard, une réflexion qu'à ma connaissance personne, jusqu'ici, n'avait faite mais qui est bien l'objet de ce chapitre.

---

Cette mort, en apparence aussi absurde que celle du chevalier d'Olmedo, assassiné au détour d'un chemin par un jaloux, est un signe. Un signe de la nature pansémiotique du cosmos et des rapports du conscient et de l'inconscient, c'est-à-dire de l'information dont nous sommes conscients et qui constitue ce que nous appelons le réel, et de l'information mathématique cosmique dont nous sommes inconscients et qui est l'envers du réel ou le surréel, puisqu'elle constitue l'océan des vibrations ou des fonctions d'ondes électromagnétiques dans lesquelles baignent le réel et nous-mêmes.

---

Si l'origine de la conscience est bien le surréel, tel que nous l'avons défini par ailleurs — c'est-à-dire l'ordinateur de toutes les interférences des vibrations d'ondes électromagnétiques et, par conséquent, de l'ensemble potentiellement infini des fonctions d'ondes, donc de toute la Mathématique possible du monde —, si donc le surréel est l'ordinateur qui calcule et définit la structure et les formes de tous les objets, de tous les êtres et même de tous les événements possibles du monde, et si, de surcroît, tous les objets et tous les êtres du monde sont une superstructure très complexe des ondes électromagnétiques et, par conséquent, du surréel — ce qui est un fait —, si, enfin, le cerveau est alors l'intériorisation subjective, au sein même des êtres, et la miniature macroscopique du surréel — l'un et l'autre ne font rien que des opérations mathématiques, même quand le cerveau fait de la poésie, ce qui permet incidemment de réduire la poésie à la mathématique, conformément au vœu de Paul VALÉRY —, alors non seulement le langage mais encore nous-mêmes, nous ne sommes rien d'autre que des superstructures complexes de la structure élémentaire du monde, c'est-à-dire de la

---

Mathématique qui est la loi et la syntaxe des relations du logique et de l'absurde qui régit le monde. Alors, si absolument déterminés que nous soyons par la loi — mathématique — même du monde, nous sommes absolument libres parce que, si inconscients que nous en soyons, il n'y a pas de loi autre que la nôtre qui nous mette au pas de l'oie.

---

La loi même de l'inconscient, dont nous prenons conscience et que nous sommes sans le savoir, c'est-à-dire notre propre loi.

---

La question vient alors immédiatement à l'esprit : Albert CAMUS pouvait-il échapper au déterminisme du destin qu'il niait et qui a pourtant conduit à la mort, sur la route de Sens à Paris, celui qui n'avait pas fait le pari sur le sens de la vie ?

---

La réponse, si paradoxale qu'elle paraisse, est oui et la preuve en est l'ironie macabre du billet de chemin de fer retrouvé dans la poche de l'imperméable. CAMUS aurait pu échapper au destin s'il avait cru aux signes que le destin manifeste à l'intention de la conscience, comme une information qui permet à celle-ci de choisir, parmi les diverses voies qui s'offrent, celle qu'elle veut emprunter, en fonction de son projet, même si toutes ces voies sont, en fin de compte, déterministes. Car alors il aurait pu tout savoir — « même ce qu'il y avait avant qu'on ne fût né », comme dit Natacha, dans *La Guerre et la paix*, et ce qu'il y aura après notre mort — et faire l'analyse de l'ensemble des signes de son ultime voyage, telle que nous venons de la faire et repousser l'offre mortelle de GALLIMARD.

---

Mais, pour cela, il lui aurait fallu croire au destin et aux signes, c'est-à-dire aux rapports du conscient et de l'inconscient, déterminés par l'interaction du réel — en particulier des cerveaux — et du surréel, auquel il ne croyait pas. Il n'y croyait pas et, pourtant, il en avait le pressentiment puisqu'il avait, par lettre, invité Maria CASARÈS à dîner le soir du 4 janvier « sauf les hasards de l'automobile »<sup>4</sup>.

---

Bref, Albert CAMUS aurait dû faire de la pansémiotique, parce que le cosmos n'est rien d'autre que la pansémiotique, par laquelle le surréel (inconscient) charge tous les êtres, tous les objets et tous les événements du monde d'une signification symbolique cachée, que la conscience doit décoder.

---

C'est là, nous semble-t-il, ce que le destin nous signifiait en écrasant sur un platane, sur la route de Sens à Paris, celui qui n'avait pas fait le pari sur le sens de la vie.

---

Il faut imaginer Sisyphe heureux.